

Introduction

GISÈLE SÉGINGER

Université Paris-Est Marne-la-Vallée, laboratoire LISAA

Institut Universitaire de France

À partir du xvi^e siècle, l'engouement pour l'Antiquité et l'intérêt nouveau pour la mythologie assurent une plus large diffusion aux *Métamorphoses* d'Ovide en latin et même en traduction française¹, si bien que les histoires des dieux transformés en mortels, en animaux, en éléments de la nature à des fins amoureuses fournissent des sujets à l'art. Même la sculpture finira par s'en emparer et le Bernin saisira dans la pierre l'instant fugitif d'un changement de forme avec sa Daphné dont le corps devient laurier pour échapper à l'étreinte d'Apollon². *Métamorphoses (L'Âne d'or)* d'Apulée est aussi traduit en français au xvi^e siècle et donne lieu à une controverse sur la réalité ou le caractère allégorique de la métamorphose, dans un contexte où sont mobilisés les savoirs de l'époque sur la démonologie³.

Au-delà des fables antiques et de leurs interprétations allégoriques ou démonologiques et littérales, la notion de métamorphose retient l'attention sur un mode de changement brusque qui peut s'observer dans divers domaines. L'idée de métamorphose correspond encore parfois à un mode de pensée magique et occulte à une époque où l'alchimie cherche toujours à transformer les métaux en or. Jusqu'au xvi^e siècle le mot « métamorphose » est rare dans les travaux scientifiques. Toutefois, on peut citer le cas d'Ambroise Paré qui l'utilise déjà – mais en soulignant son usage

1 Au Moyen Âge circulaient surtout des résumés ou des compilations lourdement glosées. La diffusion d'Ovide (qui sera l'un des auteurs les plus utilisés dans l'enseignement du latin) et sa traduction en français sont soutenues à la Renaissance par la royauté, en particulier par François I^{er}. Voir Marine Molins, « Les traductions d'Ovide et de Virgile (1515-1580). Une politique royale », dans Séverine Clément-Tarantino et Florence Klein (dir.), *La représentation du « couple » Virgile-Ovide dans la tradition culturelle de l'Antiquité à nos jours*, Villeuneuve-d'Asq, Presses du Septentrion, 2016, p. 283-298.

2 *Apollon et Daphné*, 1622-1625, Villa Borghèse (Rome).

3 Le juriste Jean Bodin participe à ce débat. Voir Françoise Lavocat, « Frontières troublées de la fiction à la fin de la Renaissance : Apulée et le débat sur la métamorphose », *Cahiers du dix-septième : An Interdisciplinary Journal*, XIII, n° 2, 2011, p. 92-109.

métaphorique – lorsqu’il évoque un vers intestinal, le ténia, qui est « comme une métamorphose et transmutation de la tunique intérieure des intestins grêles, en un corps vif, animé et mobile »⁴. Au xvi^e siècle, le mot « métamorphose » commence donc à rendre compte de changements plus naturels, soit dans le domaine physique soit dans le domaine des sentiments⁵. S’il est absent du premier dictionnaire de la langue française (*Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, publié en 1606), c’est au xvii^e siècle qu’il entre tout à fait dans la langue courante, et le premier *Dictionnaire de l’Académie* (1694) signale l’usage très extensif du terme, au figuré, « pour exprimer un changement extraordinaire dans les affaires publiques, ou dans la fortune et les moeurs des particuliers ». Le mot finit même par désigner des transformations encore plus prosaïques, dans le domaine matériel, si bien que son usage est tout à fait banalisé⁶, avant qu’il soit réinvesti sémantiquement grâce à de nouvelles significations.

Il faut attendre la seconde moitié du xviii^e siècle pour voir évoluer ce mot, à un moment où l’étude de la nature se développe, à un moment aussi où la publication de traités et manuels pratiques est plus importante, dans le contexte de diffusion des techniques et des pratiques dont témoigne aussi l’*Encyclopédie* de Diderot et d’Alembert. Le mot « métamorphose » se répand dans des traités de botanique, dans des ouvrages d’apiculture, de jardinage. Ils ne seront pas directement à l’origine d’une révolution épistémologique, toutefois ces ouvrages manifestent une attention de plus en plus grande à des phénomènes comme la transformation de la chenille en papillon, la transformation d’une larve en mouche ou en abeille, la floraison d’une plante, les transformations et la prolifération des insectes. Beaucoup d’ouvrages sont publiés qui montrent l’intérêt un peu émerveillé parfois qu’on porte à tous ces phénomènes, qu’on observe aussi dans des dimensions réduites, grâce au microscope de plus en plus utilisé au xviii^e siècle : ces phénomènes montrent une grande plasticité et mobilité de la nature alors même que Dieu ne se manifeste pas tous les jours pour tirer le papillon de sa chrysalide. Il est question en ce sens de métamorphose chez Réaumur et, dans la seconde moitié

4 Ambroise Paré, *Œuvres complètes* (réédition), Paris J.-B. Baillière, 1840, vi^e Livre, p. 426.

5 L’usage du terme en ce sens est bien attesté par exemple chez Ronsard, dans le poème « La Charité », dédié à Marguerite de France (*Œuvres* de P. de Ronsard, Paris, Alphonse Lemerre, 1584, t. II, p. 66).

6 On le voit dans une réédition du xviii^e siècle d’un texte de Bernard de Palissy, augmenté de notes par M. Gobet, qui évoque « l’espèce de métamorphose qui change et dénature le goût et la couleur du *lard* lorsqu’il devient rance » (*Œuvres* de Bernard Palissy, Paris, chez Ruault, 1777, p. 172).

du siècle, encore chez Bonnet⁷. Or, c'est dans le domaine de la botanique et de l'entomologie – où il est facile à quiconque de faire des observations de transformations naturelles –, que s'esquisseront les premières hypothèses pré-transformistes.

À deux reprises, au xvi^e siècle puis de la seconde moitié du xviii^e siècle au xix^e siècle, l'idée et le mot « métamorphose » se sont donc trouvés au cœur d'un renouvellement de la pensée.

Au xvi^e siècle, le contexte culturel et religieux devient favorable au développement de l'idée de métamorphose dès lors qu'on reconnaît à la nature une relative autonomie et qu'on pense sa nécessaire revalorisation. Rabelais, Montaigne et Ronsard incarnent bien cet esprit nouveau, que Michelet désignera par la suite, en 1855, dans le tome VII de son *Histoire de France*, comme une « Renaissance ». Dans un monde qui s'ouvre et qui change, la conscience du *perpetuum mobile*⁸ de la Renaissance et de l'âge baroque assure le succès de l'idée de métamorphose, symbolisée par la figure emblématique de Circé, la magicienne⁹. La période est fascinée – ou angoissée dans le cas du poète baroque Jean de Sponde par exemple¹⁰ – par l'indéterminé, le mouvant et l'éphémère.

Mais la pensée du *perpetuum mobile* est d'abord plus philosophique que scientifique et fondée sur l'observation. Si Michel Jeanneret estime que, dès le xvi^e siècle, elle a permis d'opposer au modèle religieux de la Création une autre conception de la nature et de ses transformations permanentes, toutefois dans l'étude de la nature c'est plutôt la pensée fixiste qui va se développer à l'époque classique et s'imposer durablement, surtout lorsque la célébrité de Linné au xviii^e siècle lui donne une grande autorité : il s'agit alors d'observer et de classer des espèces qui n'ont pas varié depuis la Création. Éramus Darwin – qui esquissera pourtant les premiers éléments d'une pensée évolutionniste – sera encore un admirateur (et traducteur) de Linné.

Toutefois, à l'époque classique, les entomologistes commencent à étudier la métamorphose comme un phénomène de croissance capable de changer complètement un insecte mais sans mettre en cause la fixité de son espèce. Plus troublant est le cas des polypes dont on débat, parce qu'ils semblent à la

7 Réaumur, *Mémoire pour servir à l'histoire des insectes*, Paris, Imprimerie royale, 1736, t. II, p. 11 et 44 ; Charles Bonnet, *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie*, Neuchâtel, Samuel Fauche, 1781, t. IV, p. 25-33 (sur la métamorphose des insectes) et p. 45-48 : « Faits relatifs à la manière dont les métamorphoses s'opèrent ».

8 Michel Jeanneret, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Éditions Macula, 1997.

9 Jean Rousset, *La littérature de l'âge baroque en France. Circé et le paon*, Paris, José Corti, 1953.

10 Jean de Sponde, *Stances et sonnets de la mort* (1588).

frontière de plusieurs règnes et qu'ils sont dotés d'une capacité de régénération étonnante. Celle-ci fascine Diderot qui l'évoque dans *Le Rêve de d'Alembert* en même temps qu'il formule les premières hypothèses transformistes. Puis, à la fin du siècle, simultanément, Goethe et Erasmus Darwin, s'adonnant à la fois aux sciences naturelles et à la poésie, reviennent à Ovide et, observant l'un et l'autre la métamorphose des plantes, ils émettent l'hypothèse d'une logique plus générale du vivant, en soulignant explicitement leur dette à l'égard de la fiction d'Ovide¹¹. Inventée dans le domaine de la fiction, l'idée de métamorphose est donc devenue une notion scientifique, d'abord dans le domaine de l'entomologie puis de la botanique, et enfin un modèle de développement avec Goethe et Darwin, puis un véritable paradigme au XIX^e siècle, et l'œuvre naturaliste de Michelet la rattachera alors au transformisme lamarckien. Le phénomène de métamorphose tient une place prépondérante dans l'étude du vivant au XIX^e siècle – car il s'agit de l'une de ses manifestations les plus étonnantes et complexes – de même que dans la littérature où le vivant – jusque dans ses formes infinitésimales – tend à supplanter le vieux sublime de la nature, la puissance de ses éléments, la grandeur des montagnes et la violence des tempêtes, dans la poésie comme dans la prose. Les métamorphoses offrent une autre forme de merveilleux que l'on peut observer dans l'infiniment petit.

Centré sur les métamorphoses naturelles, ce volume se propose d'étudier des échanges croisés entre fiction et science dans une perspective transséculaire et interdisciplinaire.

Si la conscience du mouvement et du changement est bien antérieure aux théories scientifiques du XIX^e siècle qui ont voulu l'interpréter, toutefois le mot « métamorphose » renvoie d'un siècle à l'autre à des modèles de pensée distincts, à des conceptions du temps qui ne sont pas toutes identiques. La différence est importante entre les conceptions seiziémistes des métamorphoses naturelles et les conceptions pré-évolutionnistes du XVIII^e siècle, puis transformistes et évolutionnistes du XIX^e siècle. Il existe des poétiques différentes de la métamorphose et elles engagent des savoirs différents de la vie et de la nature. En effet, si la « branloire pérenne » de Montaigne et l'engouement baroque pour les métamorphoses sont liés à une conscience du mouvement, le dynamisme et l'instabilité de la Renaissance diffèrent des conceptions du XIX^e siècle où la volonté d'historiciser le mouvement s'impose aussi dans le domaine naturel : les théories transformistes et évolutionnistes sont alors concomitantes du développement d'une historiographie explicative et de philosophies de l'histoire qui prennent la forme de vastes systèmes.

11 Erasmus Darwin, *Les amours des plantes*, trad. J. P. F. Deleuze, Paris, Impr. Digeon, 1799, p. 9 ; Goethe, *Œuvres d'histoire naturelle*, traduction de Charles Martins, Paris, A. Cherbuliez, 1837, p. 267.

Le XIX^e siècle a inventé le « sens historique », dira Flaubert¹². Cette conscience historique marque tous les domaines de la pensée, après des soubresauts politiques qui stimulent les interrogations sur la forme et la logique du temps.

Il faut aussi ajouter que l'idée de métamorphose, qui oppose le temps naturel au fixisme chrétien, regagne parfois d'une autre manière une dimension religieuse. Dans sa version entomologique, elle peut allier métempsychose et palingénésie : Nodier¹³, Ballanche ou Nerval¹⁴ infléchissent ainsi les savoirs de la nature dans le sens d'une réinterprétation spirituelle voire religieuse. Dans *L'Insecte* (1857), Michelet est encore tenté un moment par le modèle entomologique et ses potentialités spiritualistes.

Le succès de l'idée de métamorphose au XIX^e siècle contribue par ailleurs au développement d'un nouveau merveilleux scientifique que l'on peut étudier à la fois dans les textes scientifiques eux-mêmes et dans les textes littéraires qui s'en inspirent. Ce merveilleux scientifique alimente de nouvelles formes littéraires et artistiques, de la poésie du XIX^e siècle jusqu'au théâtre ou au cinéma contemporain. Dès le XVIII^e siècle, les métamorphoses du polype engendraient déjà des rêves transhumanistes.

Si nous avons voulu tenir compte d'une historicité¹⁵ de la notion de métamorphose liée aux savoirs de la nature, toutefois le parti pris de ce volume n'est pas de retracer de manière exhaustive une histoire de la notion ainsi que de ses utilisations dans la littérature et les sciences naturelles, mais d'engager une réflexion sur les potentialités épistémologiques et esthétiques de l'idée de métamorphose, ainsi que sur les enjeux idéologiques, philosophiques voire religieux, qui se manifestent dans le recours à cette notion, tant à l'époque classique qu'au XIX^e siècle, même si de Swammerdam à Michelet, la perspective est bien différente. De surcroît, la littérature ne suit pas toujours la chronologie des sciences naturelles. Ainsi des modèles entomologiques et

12 Lettre du 18 février 1859.

13 Voir Marta Sukiennicka, « Charles Nodier et la fin du genre humain », *Arts et Savoirs* [En ligne], n° 7 | 2016: <https://journals.openedition.org/aes/929>.

14 Dans *Aurélia*, Nerval condense métempsychose, palingénésie, chaîne des êtres et métamorphose. Les épreuves du narrateur pour se transformer et obtenir sa rédemption (afin d'être libéré du mystérieux sentiment de Faute qui le tourmente) impliquent à la fois sa lignée (la race de Caïn qu'il porte en lui) et le devenir de toute l'humanité à laquelle il est lié par un bout et dont l'autre bout se perd dans un au-delà indéfini et une temporalité métaphysique. Dans un petit texte peu connu, Nerval écrit encore : « Finira-t-on par croire qu'il existe entre les êtres animés une hiérarchie non interrompue qui, partant des infusoires ou du polype, monte jusqu'à l'ange sans interruption. C'est ce que Dupont de Nemours appelait l'Échelle des êtres. » (*Le Diable rouge, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, t. 1, p. 1275).

15 Voir Diderot, *Le rêve de d'Alembert* (1769).

botaniques classiques de la métamorphose du papillon ou de l'éclosion du bourgeon (métamorphose de la plante, selon Goethe) ont pu être réactivés par une pensée biologique de l'hérédité et du milieu dans les fictions naturalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle sur l'évolution des individus (de l'enfance à l'adolescence) ou au XX^e siècle par des considérations sociologiques dans le cas des métamorphoses réinterprétées par Kafka. Par-delà le XIX^e siècle, où elle a été impliquée dans la formulation d'hypothèses scientifiques novatrices, la métamorphose naturelle continue donc à fasciner les écrivains à un moment où d'autres modèles de pensée – la mutation génétique théorisée dès 1900 par Hugo de Vries ou celui plus tardif de programme – supplantent les modèles transformistes et évolutionnistes tout en réactivant d'une autre manière la pensée des métamorphoses.